

5) Composition de classe et problématique de la recomposition révolutionnaire du prolétariat et des classes opprimées : le cas de Los Angeles.

La détermination scientifique des contours des classes et demi-classes qui peuplent la société du capital est une tâche de longue haleine qui ne saurait être épuisée en quelques pages ou même quelques grands travaux d'encadrement théorique. Elle constitue pourtant une tâche imprescriptible et prioritaire du facteur communiste. Son enjeu et son lien à la problématique de l'unification du prolétariat sont évidents pour tout marxiste digne de ce nom. Essayer de démêler les fils de la composition de classe sur la base d'un cas dynamique tangible comme celui qui nous importe ici est, par conséquent, oeuvre ardue qui, à l'heure actuelle, ne peut définitivement aboutir faute à la fois de maturité théorique suffisante de notre mouvement et de force sociale révolutionnaire adéquate. Toutefois il serait erroné de repousser à l'infini le commencement de ce travail car de celui-ci dépend aussi grandement le renforcement quantitatif et qualitatif du communisme organisé.

Notre petite formation, consciente de l'ampleur de la tâche et de son urgence, ne s'y est pas soustraite et, en parfaite continuité avec ses travaux antérieurs telle la brochure intitulée : « Un an après : Peugeot - Les raisons d'une lutte, les causes d'une défaite », maintient le cap avec cette étude. Ce chapitre veut répondre par des arguments théoriques classiques aux doutes, parfois fondés parfois crapuleux, sur la nature de classe des émeutes qui ont ébranlé l'Amérique du Nord en avril/mai 1992.

Pour caractériser la situation objective de la plus grande partie des combattants prolétariens de L.A., on a cité à plusieurs reprises leur appartenance à l'armée industrielle de réserve, leur état de surpopulation relative stagnante.

Voyons donc, par de longues citations du Livre I du Capital de K. Marx, de quoi il s'agit exactement.

« En dehors des grands changements périodiques qui, dès que le cycle industriel passe d'une de ses phases à l'autre, surviennent dans l'aspect général de la surpopulation relative, celle-ci présente toujours des nuances variées à l'infini. Pourtant on y distingue bientôt quelques grandes catégories, quelques différences de forme fortement prononcées -la forme flottante, latente et stagnante.

Les centres de l'industrie moderne -ateliers automatiques, manufactures, usines, mines, etc.- ne cessent d'attirer et de repousser alternativement des travailleurs,

mais en général l'attraction l'emporte à la longue sur la répulsion, de sorte que le nombre des ouvriers exploités y va en augmentant, bien qu'il diminue proportionnellement à l'échelle de la production. Là la surpopulation existe à l'état flottant.

Dans les fabriques automatiques, de même que dans la plupart des grandes manufactures où les machines ne jouent qu'un rôle auxiliaire à côté de la division moderne du travail, on n'emploie par masse les ouvriers mâles que jusqu'à l'âge de leur maturité. Ce terme passé, on en retient un faible contingent et l'on renvoie régulièrement la majorité. Cet élément de la surpopulation s'accroît à mesure que la grande industrie s'étend. Une partie émigre et ne fait en réalité que suivre l'émigration du capital. Il en résulte que la population féminine augmente plus vite que la population mâle : témoin l'Angleterre. Que l'accroissement naturel de la classe ouvrière ne suffise pas aux besoins de l'accumulation nationale, et qu'il dépasse néanmoins les facultés d'absorption du marché national, cela paraît impliquer une contradiction, mais elle naît du mouvement même du capital, à qui il faut une plus grande proportion de femmes, d'enfants, d'adolescents, de jeunes gens, que d'hommes faits. Semble-t-il donc moins contradictoire, au premier abord qu'au moment même où des milliers d'ouvriers se trouvent sur le pavé, l'on crie à la disette de bras? (...).

L'exploitation de la force de travail par le capital est d'ailleurs si intense que le travailleur est déjà usé à la moitié de sa carrière. Quand il atteint l'âge mûr, il doit faire place à une force plus jeune et descendre un échelon de l'échelle sociale, heureux s'il ne se trouve pas définitivement relégué parmi les surnuméraires. En outre, c'est chez les ouvriers de la grande industrie que l'on rencontre la moyenne de vie la plus courte. (...).

Ces conditions une fois données, les rangs de cette fraction du prolétariat ne peuvent grossir qu'en changeant souvent d'éléments individuels. Il faut donc que les générations subissent des périodes de renouvellement fréquentes. (...).

Dès que le régime capitaliste s'est emparé de l'agriculture, la demande de travail y diminue absolument à mesure que le capital s'y accumule. La répulsion de la force de travail n'est pas dans l'agriculture, comme en d'autres industries, compensée par une attraction supérieure. Une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière, et dans l'attente de circonstances favorables à cette conversion. (...).

Pour que les districts ruraux deviennent pour les villes une telle source d'immigration, il faut que dans les campagnes elles-mêmes il y ait une surpopulation latente, dont on n'aperçoit toute l'étendue qu'aux moments exceptionnels où ses canaux de décharge s'ouvrent tout grand. (...).

La troisième partie de la surpopulation relative, la stagnante, appartient bien à l'armée industrielle, active, mais en même temps l'irrégularité extrême de ses occupations en fait un réservoir inépuisable de forces disponibles. Accoutumée à la misère chronique, à des conditions d'existence tout à fait précaires et

honteusement inférieures au niveau normal de la classe ouvrière, elle devient la large base de branches d'exploitation spéciale où le temps de travail atteint son maximum et le taux de salaire son minimum. (...).

Cette couche de la classe ouvrière se recrute sans cesse parmi les « surnuméraires » de la grande industrie et de l'agriculture, et surtout dans les sphères de production où le métier succombe devant la manufacture, celle-ci devant l'industrie mécanique. A part les contingents auxiliaires qui vont ainsi grossir ses rangs, elle se reproduit elle-même sur une échelle progressive. Non seulement le chiffre des naissances et des décès y est très élevé, mais les diverses catégories de cette surpopulation à l'état stagnant s'accroissent actuellement en raison inverse du montant des salaires qui leur échoient, et, par conséquent, des subsistances sur lesquelles elles végètent. (...).

Enfin, le dernier résidu de la surpopulation relative habite l'enfer du paupérisme. Abstraction faite des vagabonds, des criminels, des prostituées, des mendiants, et de tout ce monde qu'on appelle les classes dangereuses¹, cette couche sociale se compose de trois catégories.

La première comprend les ouvriers capables de travailler. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les listes statistiques du paupérisme anglais pour s'apercevoir que sa masse, grossissant à chaque crise et dans la phase de stagnation, diminue à chaque reprise des affaires. La seconde partie comprend les enfants des pauvres assistés et des orphelins. Ce sont autant de candidats de la réserve industrielle qui, aux époques de haute prospérité, entrent en masse dans le service actif, comme par exemple, en 1860. La troisième catégorie embrasse les misérables, d'abord les ouvriers et ouvrières que le développement social a, pour ainsi dire, démonétisés, en supprimant l'oeuvre de détail dont la division du travail avait fait leur seule ressource; puis ceux qui par malheur ont dépassé l'âge normal du salarié; enfin les victimes directes de l'industrie -malades, estropiés, veuves, etc., dont le nombre s'accroît avec celui des machines dangereuses, des mines, des manufactures chimiques, etc. »

(Marx. Le Capital. Livre I. La Pléiade. P.P. 1157-1158-1159- 1160-1161)

Cette longue citation de Marx peut aider à traiter plus en détail la composition de classe des émeutiers de Los Angeles. Celle-ci intéresse au plus haut point, car comme nous le disions dans nos revues précédentes, ce type d'événements n'est que le prélude (certes, encore passablement timide) à un mouvement de reprise classiste de plus ample envergure. Il importe ainsi de serrer au plus près la

¹ Ce passage se trouve traduit en français d'une façon légèrement différente par l'équipe des Editions Sociales conduite par Mr. J.-P. Lefebvre. Cette traduction nous paraît plus explicite, aussi nous la proposons à côté de celle de Mr. Maximilien Rubel : « Si l'on fait abstraction des vagabonds, des criminels, des prostituées, bref, du Lumpenprolétariat (sous-prolétariat) proprement dit.... » (P. 722).

composition et l'origine de classe des « protagonistes » de l'émeute afin de juger de leur degré objectif de combativité.

A l'instar de Marx et Engels, on emploie la catégorie de population surnuméraire dans le sens où une augmentation de la composition technique et organique du capital entraîne la liquidation d'un certain nombre d'ouvriers devenus excédentaires par rapport aux besoins d'accumulation du capital. Cette population, mise périodiquement à l'écart du procès de travail, n'est inutile que relativement aux impératifs et aux conditions déterminées de la valorisation de la période considérée.

On peut rattacher sans équivoque la grande majorité des émeutiers de Los Angeles à la catégorie que Marx appelle la surpopulation relative stagnante.

Cette couche du prolétariat renferme tous les « surnuméraires de la grande industrie » qui ont perdu tout espoir de trouver un emploi stable et doivent se contenter d'occupations irrégulières et qui représentent un réservoir inépuisable de forces de travail disponible pour le capital.

Cette couche de population n'est évidemment pas nouvelle ni propre au mode de production spécifiquement capitaliste (période de soumission réelle du travail au capital). Cependant, si on l'analyse de plus près tout au long des périodes de soumission formelle du travail au capital et de soumission réelle, on notera de prime abord la non-linéarité dans sa croissance numérique. Actuellement (période de soumission réelle), cette population se trouve dans une proportion beaucoup plus importante que dans la période précédente, développement des forces productives oblige. En période de soumission réelle, on assiste à un « envol » quantitatif de cette frange de la population. Inversement en soumission formelle elle était nettement moins nombreuse relativement aux ouvriers d'usines.

Ceux-ci sont pour la plupart des travailleurs qui passent le plus clair de leur vie entre des longues périodes de chômage et des boulots de toutes sortes, le plus souvent sous-payés relativement au salaire moyen des ouvriers. La surpopulation stagnante

« n'est occupée qu'à des intervalles très irréguliers ... L'ensemble de ces trois catégories de la population constitue la surpopulation relative, armée de réserve, c'est-à-dire ce bout des ouvriers indispensables au capitalisme pour le cas d'un agrandissement éventuel des entreprises, mais qui ne peuvent jamais être employés de façon permanente. »

(Lénine. Pour caractériser le romantisme économique. Ed. du Progrès. P. 77-78)

Quand les membres de cette couche travaillent, ils naviguent en permanence entre travail productif et travail improductif. Les divers emplois qu'ils occupent ne requièrent généralement pas de longues formations ce qui, au demeurant, leur permet un passage aisé (et sans qu'ils s'en aperçoivent le moins du monde) d'un travail productif à un travail improductif.

Ils ont l'avantage idéologique sur l'ouvrier d'usine de n'être tenus par aucun patriotisme d'entreprise et/ou culte de la marchandise produite mais ils cumulent plusieurs points faibles qui les rendent, malgré ou plutôt à cause de leur dénuement absolu, particulièrement vulnérables. Le plus important de tous c'est la non perception, qui en revanche existe chez les ouvriers d'industrie ayant un emploi stable, de la puissance sociale du travail productif, de son caractère central eu égard au MPC. Suivent, dans le désordre, l'atomisation extrême dont ils sont victimes, issue de l'instabilité chronique du travail et des démarches on ne peut plus pénibles pour l'obtenir et la très grande proximité, promiscuité avec le sous-prolétariat dans lequel une partie des individus qui ressortissent à cette fraction sociale sombre régulièrement.

Ces traits « sociologiques » déterminés constituent un facteur d'instabilité au sein de la classe révolutionnaire. Une telle instabilité est bien explicitée par la nature éruptive de ses actions, par une insensibilité quasi totale à la nécessité de l'organisation et de la planification du combat et par l'absence singulièrement systématique d'objectifs clairs de lutte. Les prolétaires « surnuméraires de la grande industrie » -forme stagnante- paraissent partiellement remettre en cause, par leurs incessantes allées et venues entre prolétariat, semi-prolétariat et sous-prolétariat la thèse communiste scientifique qui rappelle que :

« c'est à présent seulement que le prolétariat est devenu réellement une classe stable de la population. »

(Engels. La situation de la classe laborieuse en Angleterre. Ed. Sociales. P. 52)

Sans la contredire fondamentalement, ces éléments factuels en sont une négation dialectique partielle vivante avec laquelle le communisme organisé sera certainement appelé à se confronter théoriquement.

Les ouvriers de la grande industrie mécanisée ne peuvent pas, dans les batailles décisives contre l'exploitation qui les attendent, faire l'économie de cette formidable armée de preux fantassins et devront, avec leur parti, se poser toutes les questions qui sont liées à la persistance de la division d'avec ceux-ci dans l'action classiste.

Ainsi les émeutiers de Los Angeles ne sont pas dans leur grande majorité des délinquants, des clochards, et autres déchets humains, mais une couche qui oscille en permanence entre prolétariat et semi-prolétariat.

Conformément à l'analyse qui précède, s'agissant des effets sur la production sociale, le fait le plus marquant des émeutes demeure l'empêchement temporaire fait aux ouvriers d'usine de travailler, par le dérèglement insurrectionnel de la circulation des marchandises. En d'autres termes les ouvriers d'usine ont été contraints à la « grève générale » sans que cela se soit traduit par leur engagement direct et massif dans les combats de rue.

La hauteur historique insuffisante du cycle politique prolétarien et la persistance globale de la valorisation dans les régions les plus fortes du MPC ne suffisent pas à expliquer les raisons subjectives et objectives de cette situation.

Aussi nous ne saurions cacher le hiatus entre la dernière grande lutte spontanée de ces fractions de la population prolétarienne et les ouvriers d'usine. Un tel décalage est malheureusement encore gros de la force de la paix sociale. Néanmoins les événements de Los Angeles permettent d'entrevoir le caractère d'extrême dangerosité que constitue pour le MPC l'inévitable conjonction future du mouvement de ces couches de surpopulation relative stagnante avec les luttes du prolétariat d'industrie, sous la direction de ce dernier.